

Il se nommait Christian...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **21 (1953)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

apporter ta contribution. Seul, tu ne peux changer le monde, mais les efforts conjoints d'un grand nombre d'entre nous finiront bien par amener un changement bienfaisant.

L'avenir peut parfois te sembler sombre. Tu n'es pas le seul dans ce cas. Il est des jours où il semble menaçant à tous les mortels. Ne mettons pas sur le compte de nos tendances sexuelles des difficultés qui sont inhérentes à la vie. Nous ne sommes sur cette terre que pour un bref séjour et pour y bien jouir de la vie. Elle peut être aussi bien remplie, aussi riche, aussi joyeuse pour nous que pour quiconque. Au défi qui nous est lancé, il nous faut répondre en nous apprêtant aux combats que nous imposeront tous les problèmes de l'existence humaine.

L'avenir appartient à ceux qui le veulent. Il est à toi comme à moi, et à tous les hommes de bonne volonté. Je veux croire que tu sauras pleinement mettre à profit les années qui s'étendent devant toi, sans peur et sans honte, soutenu par la certitude que la nature même de ton tempérament peut faire de toi un homme meilleur et de ce monde un monde meilleur.

Il se nommait Christian . . .

L'an dernier, à pareille époque, je contais à la même place un souvenir plutôt pénible du voyage que je fis en Allemagne à l'occasion des grandes vacances. Cette année, désirant changer d'horizon, je me suis dirigé vers le midi de la France, bien décidé à rester, et pourtant . . .

Et pourtant, en Août dernier, je descendais comme tout le monde en voiture sur la Côte d'Azur, et ne voulant pas emprunter la route habituelle, je décidai de passer par l'Ardèche. Vous ne connaissez probablement pas cette région, personne ne la connaît en France, et c'est dommage. Je n'avais jamais supposé pays plus âpre, ni plus sauvage. De hautes montagnes, des rochers, quelques paturages, quelques villages très pauvres et partiellement abandonnés, et c'est tout. Personne sur les routes défoncées, personne dans les champs qui tombent en friche, l'Ardèche se meurt, la pauvreté du sol en est la cause.

Un soir, surpris par l'orage, et n'ayant pas le temps de joindre le bourg le plus proche, je frappai à la porte d'une ferme complètement isolée, et sollicitai le dîner et le gîte. Le fermier me fit entrer, tout en bougonnant je ne compris trop quoi, et m'indiqua une place à la table commune. Toute la famille, à savoir les fermiers et leurs cinq enfants en bas âge, s'y trouvait installée. Mes hôtes n'étaient pas bavards, et à chacune de mes tentatives pour engager la conversation, ils ne répondirent que par des grognements. J'en pris facilement mon parti, heureux d'avoir avant tout échappé au violent orage qui venait d'éclater. J'en profitai pour observer les lieux. Tout ici était d'une incroyable saleté, d'une grande pauvreté aussi. D'abord il n'y avait pas d'électricité. Une fumeuse lampe à pétrole nous éclairait tant bien que mal. Les murs étaient maculés, le sol recouvert ici et là de mauvaise paille. Dans une

alcôve je distinguai le lit des parents et celui, commun, de leurs enfants, ajoutez y quelques meubles en planche, des tabourets, et c'était tout. Ah si, derrière un rideau tout déchiré, je supposai l'étable aux odeurs spécifiques qui parfumaient la pièce. Que j'étais loin des fermes modèles de la Beauce, et du palace où je dinerais le lendemain.

C'est alors que j'aperçus dans l'ombre, appuyé contre le mur, une écuelle à la main, un grand et solide garçon. Réellement très beau, resplendissant de santé, brun, les cheveux ondulés. Quel âge pouvait-il avoir? 20 ans peut-être. Je l'observais à la dérobée, quelque chose m'étonnait en lui. D'abord il était propre, rasé de frais, habillé avec goût d'un pantalon de velours assez cintré et d'une chemise à carreaux très ouverte qui laissait voir une poitrine bronzée et musclée. Comme nos regards se croisaient, je lui fis signe de s'asseoir à mon côté, mais il fit un signe négatif de la tête. Je devinai qu'il avait rougi.

Le dîner expédié, ne sentant pas ma présence bien désirée, un peu énervé aussi par l'attitude de ce garçon qui ne me quittait pas des yeux, je pris immédiatement congé de mes hôtes pour me retirer sinon dans mes appartements, du moins, dans la grange attenante. J'eus la surprise de constater que le garçon m'y suivait. Sans prononcer un mot, il me prit la main pour me conduire dans l'obscurité jusqu'à un tas de foin fraîchement coupé. Alors il se pencha devant moi et me fit une sorte de nid dans l'herbe, s'en prépara un autre très près du mien. Puis il se déshabilla, pliant soigneusement ses affaires. Maintenant, face à moi, il était complètement nu et je devinais son corps. Il tremblait un peu. Je n'eus qu'à le prendre par la taille...

Deux heures après, dans l'obscurité, enfoui dans le foin, Blotti contre moi, ses cheveux sur mon visage, il me racontait sa vie:

«Tu as été gentil tout à l'heure, tu as fait attention à moi. Mais je ne me suis jamais assis à cette table. Il faut te dire que je ne suis pas d'ici, mais un enfant de l'assistance publique. Un enfant abandonné quoi! Je n'ai jamais connu mes parents; cela vaut peut-être mieux, après tout. Très jeune, on m'a placé chez des fermiers, et je travaille à la terre. Naturellement c'est moi qui fais tous les travaux durs. Oh! je ne me plains pas, je ne suis pas maltraité non, mais les patrons m'ignorent. Tu sais à la campagne... les sentiments. Et pourtant, j'aurais tant voulu être choyé, être embrassé comme les autres. Alors quand je suis trop triste, je pars dans les montagnes avec mon chien, et je m'allonge sur l'herbe en regardant les nuages qui passent sur ma tête. Et puis, s'il n'y avait que ma solitude matérielle, ce ne serait pas tellement grave, mais il y a le reste... Je me suis aperçu depuis longtemps que je n'étais pas comme les autres. Et pendant que les copains allaient en vélo au bal le samedi soir courir avec les filles, moi je pensais au garçon que je voudrais aimer. Je le voudrais de mon âge, tout seul dans la vie comme moi, beau, viril. Je lui serais fidèle, et puis on partirait d'ici. Pas pour aller dans une grande ville, je n'ai pas envie de travailler dans une usine ou tout sent mauvais, et de vivre dans un taudis. Je me suis abonné à des cours d'électricité et je les travaille l'hiver. En montagne, on a le temps de travailler. Parce que je voudrais être... marin, mais je ne sais comment faire.

Souvenir d'été, que tout cela est loin déjà, j'ai reintégré Paris mon bureau, mes dossiers, mes soucis, et pourtant j'ai caché au fond d'un tiroir une simple carte postale, elle représente un navire de guerre français sur lequel vogue maintenant un jeune garçon que je connais bien et qui pense à moi, souvent.

Mais que dire des imbéciles qui s'en vont répétant que l'homosexualité est un vice d'esthètes, victimes de l'ambiance des grandes villes et de la littérature décadente! Mon jeune ami n'était jamais allé en ville, et ne savait pas très bien lire ...

Saint-Loup.

L'Homosexualité en Syrie

par Raffi

Le problème de l'homosexualité se pose souvent avec le problème de la liberté. Pour tous les homosexuels qui se trouvent privés de leurs libertés essentielles le problème revêt un aspect touchant et souvent révoltant. Le vrai sens de quelques conceptions abstraites échappe parfois à des gens simples qui se trouvent relativement privées de tous les aspects de la civilisation moderne qui les obligent à affronter leurs problèmes psychologiques. Et c'est également pour cette raison qu'il se trouve en Syrie et malgré l'étendue de l'homosexualité très peu de gens affrontant leur tendance comme un problème, mais tout simplement comme une nature acceptée et résolue.

Jamais un homosexuel ne s'est senti là-bas seul, hors société, attaqué, méprisé comme la plupart de la jeunesse européenne qui aggrave exprès sa situation pour mieux sentir son problème, et je puis dire d'une certaine façon, pour affirmer son existence.

La spontanéité en Orient joue le rôle de la conscience en Europe. Je me suis demandé plusieurs fois durant mon séjour en Syrie ce qui pousse tous ces homosexuels à prendre cet air d'indifférence et ce qui oblige la Société là-bas à être clément et si compréhensive.

J'ai trouvé certaines bases dans la littérature arabe. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'histoire de la poésie arabe pour découvrir tout un grand chapitre consacré à l'amour masculin.

Les plus belles pages d'amour dans la littérature arabe et persane sont dues à des poètes homosexuels et ce qui est curieux c'est que cette littérature est devenue une tradition poétique, on commence n'importe quel poème, même un poème de louange par quelques lignes sur l'amour masculin avant d'entrer dans le sujet principal du poème.

Le personnage de l'aimé a toujours été un garçon et on a même fini par employer les qualités physiques de l'aimé pour qualifier l'aimée, par employer les mêmes procédés qu'on exerce pour charmer les garçons lorsque l'on désire obtenir le coeur d'une jeune fille.

Ces méthodes presque historiques sont d'ailleurs encore employés dans la littérature moderne, on parle de l'amour dû à une femme par des mots masculins et de se servir de l'AIMÉ au lieu de l'aimée.